

PHILIPPE GESLIN

L'INNOVATION ET LE TEMPS

Une approche ethnographique de la réallocation du temps de travail agricole chez les Soussou de Guinée

Les populations soussous des zones de mangrove situées au sud de Conakry (Guinée), au bord de la rivière Soumbouya, sont peu à peu confrontées à la disparition progressive des zones habituelles de récolte de bois de feu. Ce dernier est utilisé quotidiennement par les femmes pour la cuisine, mais aussi pour la production du sel local. Au problème de déforestation s'associent de fréquentes ruptures de digues de protection de leur territoire rizicole. Or, la riziculture et la saliculture sont, avec la pêche, des productions essentielles de ces populations.

Dans ces régions de mangrove, la riziculture est pratiquée de mai à janvier. Les digues de ceinture qui entourent les territoires rizicoles se rompent fréquemment et les intrusions salines anéantissent les récoltes. En 1993 par exemple, la production du hameau de Wondewolia, d'où les données du présent article sont extraites, a été de 370 kg de riz au total, pour l'ensemble des 161 habitants. Si, comme nous venons de le souligner, la production de riz a été moyenne ou catastrophique, les paysans gagnent leurs sites de production de sel dès le mois de janvier, et vers février et mars, si la production est jugée suffisante pour répondre aux différents besoins de la famille. Dans le premier cas, le sel produit sera écoulé pour assurer la ration quotidienne de riz pendant tout le calendrier agricole. Dans le second cas, le sel produit permettra de réaliser de gros projets (construction de maison, achat de terrain, mariage, etc.).

La saliculture ne représente pas la seule production de rente. Elle est toutefois celle qui génère un maximum de contraintes (coupe de bois quotidienne, isolement des campements par rapport aux hameaux, pénibilité des tâches, etc.). Compte tenu de leurs projets respectifs et des difficultés rencontrées dans le cadre de la riziculture, les producteurs ont tendance à attendre les premières pluies pour quitter les campements. Cette attente leur garantit parfois un ultime grattage de terre salée dont

la filtration leur permettra d'accroître sensiblement le volume de production de sel. Un tel prolongement dans la saison pluvieuse a deux inconvénients majeurs. En premier lieu, les paysans ne peuvent plus produire le fonio et parfois même l'arachide car le sol est trop gorgé d'eau dans leur hameau d'hivernage. Ce sont pourtant des cultures de rente importantes qui garantissent une alimentation minimum en période de soudure. En second lieu, ils reconnaissent procéder dans l'urgence aux travaux d'aménagement de leur territoire rizicole, avant d'entamer la préparation des pépinières et les labours. Les digues érigées sous de telles contraintes de temps opposent peu de résistance aux flux et reflux des grandes marées de vives eaux. Le territoire rizicole se détériore ainsi d'autant plus facilement que ladite contrainte de temps ne permet pas de construire un système de casiers qui limiterait l'étendue des inondations. L'éloignement des sites de production de sel et l'impossibilité de les quitter, même pour quelques jours, en raison des contraintes de coupe de bois de feu, les empêchent d'initier les aménagements riziocoles pendant la saison sèche. À cette époque, les interventions sur le territoire rizicole sont rares. Elles sont en général le fait de quelques individus âgés, non producteurs de sel. En cas de rupture de digue importante, les jeunes dispersés sur les sites de production de sel sont appelés. Mais leur départ entraîne l'arrêt immédiat des activités techniques puisque la production salicole est ici une activité mixte. Les choix sont alors difficiles entre l'abandon ponctuel d'une activité qui de fait se prolongera au-delà de la saison sèche avec les répercussions économiques que l'on sait, et la préservation toujours incertaine d'un territoire rizicole qui garantit de manière aléatoire la ressource alimentaire de base.

Compte tenu de cette situation, nous tenterons de préciser, après d'autres, qu'à travers une innovation proposée par des organisations non gouvernementales, la réaction des producteurs de sel soussous est allée moins dans le sens des termes de référence du développeur (diminution de la consommation de bois de feu utilisé pour la production de sel, amélioration des conditions de travail liées à la saliculture, augmentation de cette production) que vers une réallocation du temps pour des activités économiquement importantes, telle la riziculture, et socialement désirables (limitation de la résidence alternée, coopération, réciprocité, maintien du système d'alliance, etc.) pour reprendre les termes de Ph. Descola (1994, p. 332).

L'ORGANISATION SPATIALE DE L'HABITAT SOUSSOU

Les Soussou se répartissent sur l'ensemble du littoral guinéen. Leur langue est rattachée au groupe des langues mandés. De la frontière de Guinée Bissau au nord, à celle de la Sierra Léone au sud, ils occupent

une frange côtière qui part des plaines littorales jusqu'aux plateaux du Fouta Djalon. Houis (1963, p. 3) considère que le groupe soussou actuel s'est constitué à partir de trois fonds culturels : « un fond mandé qui remonte aux populations qui occupaient l'empire du Ghana ; un fond nalu et бага, assez récent [que les Soussous] ont assimilé au cours de leur progression vers la côte ; enfin un fond malinké, récent... ». Tous les témoignages s'accordent sur le fait qu'ils furent chassés du Fouta Djalon et de la région du Haut-Niger par les Peuls au XVIII^e siècle et s'installèrent sur le littoral par vagues successives.

Dans la région de la Soumbouya, au sud de Conakry, comme dans la région du Moyen-Konkouré, étudié par Fréchou (1962), l'organisation spatiale de leur habitat répond à un schéma très homogène. Autour d'un village (*ta*), se répartissent des hameaux (*daxa*). Dans le cas présent, le hameau de Wondewolia est rattaché au village de Wonkifon, fondé par les Bangoura. Le village est divisé en quartiers. Chacun porte le nom d'un des fils de l'ancêtre fondateur du village et est occupé par sa descendance. Chacun de ces quartiers représente donc un segment de lignage. Un dernier quartier regroupe les neveux (*négari*), c'est-à-dire, les fils des filles de l'ancêtre fondateur. Les hameaux rattachés au village sont étroitement liés à ces quartiers dans la mesure où, en général, ils ont été fondés à leur tour par des représentants de ces segments de lignage. On avance habituellement la pression démographique au sein du village, pour expliquer la fondation des hameaux. Ainsi, sous ce type de pression, chaque segment de lignage aurait envoyé certains de ses membres sur son territoire pour défricher et cultiver de nouvelles terres. Si ces terres nouvellement cultivées sont propices à la riziculture et autres cultures périphériques, alors d'autres membres viennent s'installer, créant ainsi un hameau de culture. Cette explication commune est recevable et confirmée par la tradition orale. Mais elle n'est pas la seule pour Wonkifon. Certains hameaux auraient en fait constitué des points stratégiques avancés, positionnés en limite territoriale. D'autres seraient à l'origine constitués, sous la responsabilité de représentants d'un segment de lignage, par certains « repris de justice » indésirables à Wonkifon, voire des étrangers à qui l'on a prêté des terres. Le hameau de Wondewolia entre dans le cadre des hameaux dits « de culture ». Ses habitants sont tous descendants de l'un des fils de l'ancêtre fondateur de Wonkifon. Pour cette raison, ils ont aussi une résidence dans le village de Wonkifon et dans le quartier de leur ancêtre. Ils ne pratiquent pas pour autant la résidence alternée. En général, les habitants de Wondewolia, et surtout les hommes, vont à Wonkifon pour la prière du vendredi. Les femmes quittent peu le hameau sauf lorsqu'elles pratiquent le colportage. Dans ce cas, il est rare de les voir à Wonkifon. Le colportage se limite en effet aux quelques hameaux voisins du leur. Certaines vont aussi directement

sur les marchés importants et hebdomadaires des villes de Coyah et de Conakry. Le hameau est toutefois abandonné une fois par an lorsque ses habitants rejoignent leur campement de production de sel à plusieurs heures de pirogue. En effet, tous les hameaux ne se situent pas dans les zones de mangrove et tous ceux qui sont en mangrove ne possèdent pas forcément de terres propices (*tannes*) à la production salicole. Cette production entraîne donc, comme nous l'avons souligné plus haut, l'abandon du hameau pendant plusieurs mois d'affilée. Ce type de résidence est habituel. Il ne perturbe normalement pas l'équilibre démographique et social du hameau. Par contre, si les terres rizicoles ne permettent plus de produire en hivernage la quantité de riz nécessaire à la population, dans ce cas la recherche d'autres terres rizicoles auprès des représentants d'autres segments de lignage conduit de fait à l'abandon progressif du hameau non plus pour quelques mois (pour le sel) mais le temps d'un calendrier agricole entier, comme ce fut le cas pour Wondewolia il y a quelques années.

L'HISTOIRE RIZICOLE DE WONDEWOLIA

Le hameau de Wondewolia a été fondé par le représentant d'un segment de lignage de Wonkifon il y a quatre générations. La tradition orale nous précise les conditions de cette installation :

« Ici, dans le temps passé, parmi les premiers occupants, certains mangeaient le cœur du palmier. D'autres préparaient uniquement le poisson. Ils le mangeaient. Il n'y avait pas de riz. Il n'y avait pas de manioc. Il n'y avait rien ici, à l'exception du palmier, des animaux et des arbres. Ici, nos pères furent les premiers à défricher pour cultiver le riz, le manioc, le fonio et la mangue. Avant, c'était la brousse. Ils ont rencontré les aînés. Ceux-là travaillaient le riz en mangrove. Il n'y avait pas de digue. L'eau n'était pas salée. Il pleuvait. L'eau ne partait pas. Elle restait sur la mangrove. Puis le sel a commencé à venir. Il a envahi nos champs. Nous nous sommes dispersés. Le riz ne se cultivait plus. » (Soryba Bangoura, Wondewolia, 1993).

En fait, les remontées salines apparaissent, d'après les gens de Wondewolia, au début des années soixante. Pendant vingt-cinq ans, jusqu'en 1987, la population du hameau a été contrainte de se disperser pour pouvoir produire le riz nécessaire à son alimentation. Cette dispersion ne revêt aucun caractère aléatoire. Les terres prêtées étaient toutes propriétés d'un seul segment de lignage, lui aussi issu de Wonkifon. Aujourd'hui, ces terres ne sont plus cultivées par les gens de Wondewolia. En effet, vers la fin des années quatre-vingt, la pression démographique s'affirme au sein du lignage pourvoyeur des terres. Les gens de Wondewolia préférèrent alors abandonner ces sites pour éviter de futurs conflits mais aussi garantir la continuité culturelle de leur groupe.

L'occupation passée de ces sites se vérifie aujourd'hui lorsqu'on travaille sur la répartition géographique des campements de production de sel. Les producteurs de Wondewolia ont tous en effet conservé leur site de production salicole à proximité des territoires rizicoles mis anciennement à leur disposition. La proximité des sites limitait les déplacements annuels que l'on connaît aujourd'hui en fin d'hivernage et de saison sèche. Ces terres sont prêtées à vie. Ils les ont défrichées et ont procédé à leur aménagement, contrairement aux anciennes terres rizicoles adjacentes qu'ils exploitaient il y a encore neuf ans.

Cet abandon quasi continu du hameau résidentiel avait un impact important sur le plan social à Wondewolia. A cette époque, il n'était plus question pour eux de maintenir leur mode de vie sur leur territoire d'origine. Les rapports sociaux de parenté se modifiaient progressivement dans la mesure où il devenait difficile pour eux de maintenir la relation de réciprocité. Le prêt de parcelles rizicoles aux membres de leur lignage ou à des étrangers dans le besoin était impossible puisque leur territoire n'était plus exploité et exploitable. Peu à peu, les habitants de Wondewolia sortaient de la sphère d'échange et de coopération avec les hameaux voisins du leur. Les mariages, qui se font de préférence entre les individus des hameaux proches, devenaient impossibles à privilégier. Les jeunes de Wondewolia en âge de se marier n'avaient pas de terre à eux et les alliances devenaient délicates car un père hésite à laisser sa fille à un homme sans terre, même s'il est issu du même lignage. De fait, la reproduction d'une main-d'œuvre future endogène ou exogène de proximité (intervenant sous forme de structure d'entraide traditionnelle, le *lanyi*) pour Wondewolia devenait aléatoire. Les Bangoura de Wondewolia n'avaient plus de terres à proposer quand, en fait, les mariages avec les Bangoura sont privilégiés puisqu'en majorité, les terres de Wonkifon leur appartiennent. Dans ce cas, non seulement le hameau même était appelé à se vider de sa population, voire disparaître, mais les chances de voir un jour sa population et sa force de travail croître dans l'éventualité d'une réinstallation, s'amenuisaient fortement. En fait, c'est aussi la pérennité du segment de lignage qui était en jeu. C'est d'ailleurs à cette époque que certains jeunes du village sont partis travailler à Conakry distante de seulement cinquante kilomètres.

Avant les problèmes de salinité, à Wondewolia, le paysan soussou n'endiguait pas ses zones de production rizicoles. Il ne travaillait qu'à marée basse. Lorsqu'en hivernage la salinité était réduite, le sol était retourné à l'aide de la houe (*daba*). Le riz y était soit repiqué, soit semé à la volée. Ces zones non endiguées ont aujourd'hui presque disparu. Il en subsiste encore quelques-unes le long de la rivière Sarinka. Partout ailleurs, les endiguements ont été nécessaires. Selon les producteurs locaux, la submersion progressive des territoires rizicoles est intimement

liée aux projets français d'aménagement. En effet, selon les paysans sous-sous et les quelques Baga qui vivent encore sur la zone, dès 1937, le chef de canton de Monchon (nord de Conakry), envoie 355 Baga rompus aux travaux des digues et des chenaux vers Wonkifon. Ils doivent, sous le contrôle des colons français, aménager certains secteurs de mangrove en creusant notamment de nombreux chenaux. D'après les paysans, ces chenaux artificiels ont eu un impact décisif sur leur système de production : *« Avant cela, il n'y avait que de l'eau douce, on ne pêchait que des poissons d'eau douce. Avec les chenaux artificiels, l'eau de mer est remontée, empêchant progressivement la production rizicole »*. Ces Baga, dont une seconde vague est arrivée à Wonkifon en 1946, ont introduit la pelle-bêche (*kofi*) dans cette zone où habituellement c'est la houe (*daba*) qui est l'outil utilisé pour la construction des digues rizicoles et salicoles.

En 1987, au cours d'un voyage sur une île voisine productrice de riz de mangrove, deux producteurs de Wondewolia peuvent observer la façon dont les riziculteurs locaux aménagent leur territoire. En raison de la similitude qui existe entre les deux environnements, ils décident d'endiguer à leur tour le territoire rizicole abandonné. A cet effet, ils créent un groupement de producteurs réunissant ceux de Wondewolia et ceux d'un hameau voisin. Chaque membre participant à la construction de la digue se voit attribuer une à plusieurs parcelles rizicoles. Ces travaux d'endiguement permettent à Wondewolia de voir sa population se réinstaller en hivernage. Très rapidement, les récoltes sont suffisamment importantes pour que les habitants du hameau puissent se nourrir. Mais au fil des années, certains secteurs de digue se rompent. Ces incidents surviennent en saison sèche, lorsque la majorité des producteurs est loin du hameau, sur les campements de production de sel, et/ou en hivernage, lorsque tous les hommes sont présents, mais absorbés par les différentes opérations liées à la riziculture. Les restaurations se font alors avec retard, dans l'urgence et par conséquent, selon les producteurs, avec une garantie de solidité limitée qui réduit à peine les risques de rupture.

D'une année sur l'autre, la qualité des récoltes est variable, voire nulle comme en 1993. La production de sel intervient alors très tôt et se termine très tardivement après les premières pluies (fin avril, début mai) avec les répercussions évoquées plus haut. Les aménagements de campements débutent dès la fin du mois de décembre pour certains. Dans ces conditions, c'est pour eux le seul moyen de se procurer les sommes nécessaires à l'achat des quantités de riz nécessaires à leur alimentation, et aussi à l'achat des semences en début d'hivernage. Mais la situation économique est complexe, car bon nombre d'entre eux ont dû s'endetter auprès des commerçants locaux pour produire le sel (achat du riz pour se nourrir sur les campements, et des bacs pour cuire la saumure). Ils sont alors tenus de rembourser le commerçant après la saison de produc-

tion, lorsque les cours du sel sont au plus bas. Il leur reste alors bien souvent juste de quoi acheter les semences et la quantité de riz nécessaire pour passer la période de soudure.

La construction des digues de ceinture du territoire rizicole a donc permis le rétablissement de la population dans le hameau, du moins en période d'hivernage. On peut ainsi avancer, après M. Godelier (qui fait, lui, référence au comportement économique des Indiens Montagnais Naskapi de la péninsule du Labrador face aux trappeurs blancs), que les paysans soussous de Wondewolia « ... ne cherch[aient] pas nécessairement à reproduire plus ou moins fidèlement un mode de vie traditionnel. Ils se soumet[taient] à la nécessité de maintenir des rapports sociaux de parenté et de voisinage qui [leur] assurent protection, réciprocité, coopération et continuité culturelle... » (Godelier, 1984, p. 63). Mais aujourd'hui, la structure du calendrier agricole des paysans de Wondewolia, un temps retrouvée dans l'articulation de ses périodes, finit par ne plus répondre aux modalités de fonctionnement économiques et sociales du hameau. En effet, les contraintes de temps et la qualité de construction de ces mêmes digues ne permettent plus d'assurer chaque année une production de riz suffisante pour les familles du hameau. Les risques sont grands pour elles de revivre une situation passée, en rupture avec le cadre social habituel difficilement réinvesti à travers la construction de la digue.

LE TEMPS ET L'INNOVATION

Remarques sur la notion de temps chez les Soussou

La notion de temps chez les Soussou s'utilise dans le sens de moment *tèmu* ou d'époque *béré*. *Tèmu* désigne une période précise, un moment de la journée, de l'année ou de la vie lié à une activité socialement déterminante. *Béré* traduit une période aux limites plus floues. Cette notion renvoie plus souvent à celle de jeu (*béré-de* : passer le temps, jouer). Elle ne semble pas liée aux activités nécessaires à la reproduction de la société (travaux agricoles, rites et rythmes d'activité, etc.) Les saisons (Fig. 1) qui composent le calendrier soussou sont au nombre de quatre. Mais il est plus fréquent de faire référence aux deux saisons principales, la saison sèche (*sogo-furé*) et la saison des pluies (*gnèmè*). Elles regroupent en définitive chacune deux périodes (*tèmu*) qui illustrent moins la rupture entre deux aspects météorologiques tranchés (soleil/pluie) que leur progression (*tunè-birè* et *na-raxarè*) vers un état paroxysmal (*gnèmè* et *sogo-furé*). Les quatre saisons comprennent douze lunaisons (*kigé*) ou mois (*kiké*). Les grandes divisions du calendrier traditionnel sont fournies par les conditions météorologiques et par les produits consommés notamment en fin de période de soudure (*xabi-donyi* et *wurè-donyi*). La

| SAISONS | MOIS calendrier romain | MOIS calendrier soussou | Traduction |
|--|---|---|---|
| Tunè-birè Chute (bira-de) des premières pluies (tenè) | Fin avril Mai Juin | Foton maxa Figi-Figi Sansanyi | lavage (maxa-de) de la forêt (fotonyi) époque des tourbillons (firi-firi) époque des semailles (sansi) |
| Gnèmè (hiver) | Juillet Août Septembre Octobre | Ba-raxa Falè Sura Xavi-donyi | époque où la mer (ba) inonde (raxa-de : laver) époque où les ponts (falè) sont nécessaires première partie (sura) de l'année époque où l'on mange (donyi : repas) l'igname (sabi) |
| Na-raxarè assèchement na (être) xarè (sec) | Fin octobre Novembre | Wurè-donyi | époque où l'on mange les patates douces (wurè) |
| Sogo-furè Soleil (sogé) chaud (furé) | Décembre Janvier Février Mars | Yèlèmè Féréfyba Dindilonyi Lébéré-béré | époque où l'on rit (yèlè) vannage époque des feux de brousse époque de la floraison du Néré époque où la saison sèche tourne le dos (légéré) |

Figure 1. Le calendrier soussou

| Divisions du jour | Traduction |
|--------------------|---|
| Toxè singé raté | Premier (singé) chant (raté) du coq (toxè) |
| Toxè firindé raté | Second (firindé) chant (raté) du coq (toxè) |
| Subaha | De très bon matin |
| Kuè yalan béré | Époque (béré) où la nuit (kuè) est guérie (yalan-de) |
| Waliha | L'heure du travail (Wali) 6 heures |
| Sogé xono | Quand le soleil pique au milieu du jour (yanyi) 12 heures |
| Sogé xono yanyi ra | Quand le soleil pique au milieu du jour (yanyi) 12 heures |
| Sèli fana | La prière (sèli) 14 heures |
| Laxansara | L'heure de la grenouille (laxansarama) |
| Fitiri | Le déclin du jour |
| Sarafu | Le moment où l'on fait de la musique (sarafé-de : jouer d'un instrument...) 21 heures |
| Sa tèmui | Le moment (tèmui) du coucher (sa-de : se coucher) |
| Kuè tègi | Le milieu (tègi) de la nuit (kuè) |

Figure 2. Les divisions du jour

semaine est de sept jours et chaque jour est divisé en quatorze périodes (Fig. 2). Les éléments de structuration sont déterminés par les phénomènes naturels, les activités économiques, religieuses et ludiques.

Dans le passé, des mariages étaient célébrés à la fin de la période rizicole, après les récoltes en fin de saison des pluies. Ces cérémonies ont disparu aujourd'hui à Wondewolia. Elles ne se répètent plus chaque année. Elles ne coïncident plus avec les cycles des récoltes. On se marie aujourd'hui à Wondewolia lorsque les sommes accumulées permettent entre autre d'acheter la quantité de riz nécessaire à ce type de cérémonie. C'est, selon les anciens, la raison pour laquelle dans le passé, les mariages étaient célébrés lorsque les greniers à riz étaient pleins. Actuellement, les finances nécessaires ne peuvent s'obtenir qu'à travers la production de sel. Aussi, dès l'instant où la production de riz est jugée insuffisante, les producteurs commencent l'installation des campements de saliculture. Le temps n'est plus aux cérémonies. C'est alors que, compte tenu de l'ampleur de leurs projets respectifs, certains producteurs continueront à faire du sel très tardivement dans la saison, après les premières pluies. Ils négligent ainsi consciemment non seulement les cultures de soudure importantes comme le fonio, mais réduisent leurs chances de pouvoir mener à bien les travaux de restauration de digues rizicoles dont dépendra la récolte prochaine.

Le groupement fondé par les représentants du hameau de Wondewolia pour la construction de la digue est encore en activité aujourd'hui. Il offre en hivernage une main-d'œuvre importante (une trentaine de personnes y participent en moyenne). Ses travaux principaux sont la restauration des brèches détectées dans les digues et les labours des parcelles de chacun de ses membres. Quoiqu'il en soit, la main-d'œuvre ainsi accrue ne permet pas de récupérer le temps passé sur les campements salicoles. L'ouverture des brèches est souvent imprévisible. Elle déstabilise le rythme des opérations rizicoles, retardant souvent les labours. De fait, lorsque le groupement a fini de labourer pour chacun de ses membres, les mieux pourvus en nombre de parcelles ne peuvent plus bénéficier de la main-d'œuvre du groupement. Afin d'être prêts dans les temps pour le repiquage, ils doivent faire appel, s'ils en ont les moyens, à une structure d'entraide (*killé*) dont ils nourrissent et rémunèrent les membres. Ceux-là ne font pas forcément partie du même lignage. Il s'agit d'une structure informelle. Quand un producteur décide de créer un *killé*, il fait appel à une main-d'œuvre potentielle. Le *killé* ne fonctionnera que le temps demandé par le producteur. Il se démantèlera ensuite.

La conception cyclique du temps chez les Soussou de Wondewolia implique par conséquent aujourd'hui une exigence accrue en matière de gestion du temps. « On peut d'ailleurs remarquer que de façon générale le sens des délais et des échéances est techniquement lié à la conception

du temps cyclique ; certes le retour des jours et des saisons correspond à un retour des chances offertes par ces jours et par ces saisons, mais chacune de ces chances ne peut être exploitée qu'au moyen d'une saine gestion du temps. La précision et l'organisation sont nécessaires à l'utilisateur de temps cyclique » (M. Augé 1968, p. 69). Les producteurs de Wondewolia utilisent, on le voit, l'ensemble des moyens présents dans leur société pour gérer au mieux un calendrier agricole déterminé par le rythme des saisons et explicitement par les conditions météorologiques. Toutefois, d'après eux, ces moyens permettent au mieux de respecter le calendrier rizicole. Mais ils ne réduisent pas l'urgence des situations liées aux ruptures de digue et n'influencent pas non plus la qualité des restaurations de ces mêmes digues. La submersion des parcelles constitue toujours un risque, c'est-à-dire « ... un phénomène d'une ou de plusieurs dimensions, auquel l'homme ne peut répondre, dans les délais imposés par le phénomène lui-même, de la façon qu'il estime adéquate » (S. E. Van Der Leeuw, 1990, p. 307). En cas de rupture, la situation immédiate perturbe l'activité rizicole et limite, voire annule, les chances de récolte. À moyen terme, la reproduction du groupe, comme par le passé, devient aléatoire. Le risque et ses conséquences sont perçus, mais le temps imparti pour s'y adapter ne suffit plus pour y remédier. La palette des solutions sociales, économiques et techniques offertes par le milieu intérieur ne permet plus l'adéquation des moyens aux risques posés par le milieu naturel et aux enjeux inhérents.

L'innovation

Au début des années 90, le contexte social de Wondewolia est donc quelque peu ébranlé par les problèmes de digues qui entravent la marche habituelle du calendrier agricole. Pour compenser les risques de mauvaises récoltes de riz, les producteurs s'investissent en majorité dans les productions périphériques, la production de sel en particulier. Ce type de production ignigène dans la région de la Soumbouya remonte à l'époque où les Soussou n'étaient pas installés sur la zone. Au gré des contacts avec les commerçants du Fouta Djallon qui venaient échanger des denrées des hautes terres contre le sel local, mais aussi sous les influences successives des Portugais, des Anglais et des Français, les populations sous-sous de la Soumbouya ont pu améliorer leur dispositif technique de fabrication de sel. Ils ont notamment abandonné progressivement les céramiques pour la cuisson de la saumure, au profit de bassines circulaires puis de bacs métalliques rectangulaires au volume plus important. Ils permettent des cuissons plus rapides en raison de leur faible profondeur. Actuellement, les paysans produisent du sel en faisant cuire une eau saturée en sel. Cette saumure est le produit de la filtration d'une terre riche en sel préalablement grattée et déposée dans des filtres, et sur

laquelle on verse de l'eau de mer. La saumure ainsi produite est recueillie dans des collecteurs puis versée dans des bacs métalliques. Ils sont placés sur des foyers alimentés quotidiennement en bois de palétuvier. Après trois heures de cuisson, le chlorure de sodium (sel) cristallisé est récolté. Ce type de production entraîne une consommation de bois importante. Nous avons pu estimer que sur la zone il fallait 3,1 kg de bois pour produire 1 kg de sel. Un producteur possède en moyenne trois bacs de cuisson et produit 150 kg de sel par jour. Il consomme en moyenne et quotidiennement 465 kg de bois, uniquement pour la cuisson du sel. Si l'on considère que chaque producteur de Wondewolia a obtenu 2,8 t de sel en 1994, il consomme 8,6 t de bois de palétuvier en une saison. Le bois utilisé pour la cuisine et la construction des diverses structures n'entre pas dans ce calcul. On comprend que dès les années soixante-dix, les agents de développement se sont attachés à mettre en œuvre des innovations solaires susceptibles de réduire la consommation de bois de mangrove. Différents projets de marais salants avec cristallisation du sel sur des bacs en ciments, voire sur argile, se sont succédés sur le littoral guinéen jusque dans les années quatre-vingt-dix. Dès le début des années quatre-vingt-dix, plusieurs ONG développent au nord de Conakry un processus de cristallisation sur des bâches en plastique. Sur un plan historique, ce type de production de sel solaire par versement d'une saumure dans un bassin artificiel dont le fond est recouvert d'un support facilitant la cristallisation est attestée depuis au moins 200 ans et décrite par A. Mille en 1968 (voir aussi J.-M. Lebigre, 1984) au nord-ouest de Madagascar, dans la région de Kingany. Le support est constitué de feuilles de bananier séchées, « ancêtres » de la bâche en plastique.

Les habitants de Wondewolia ont pu voir fonctionner la technique des bâches sur d'autres zones que la leur. Ils l'ont testée eux-mêmes, avec « les moyens du bord », c'est-à-dire des bâches de récupération, à Wondewolia. Très rapidement ils ont apprécié les avantages qu'elle représentait pour eux. Hormis les conséquences positives avancées par les agents de développement sur les autres projets (la limitation de la coupe de bois de mangrove, l'amélioration des conditions de travail et la possibilité d'augmenter la production salicole), les producteurs de Wondewolia ont très vite compris qu'ils avaient là un processus technique qui leur permettrait non pas d'augmenter leur production salicole, mais, à travers les deux premières conséquences envisagées, de réallouer du temps de travail aux aménagements rizicoles (Fig. 3). La réduction de la pénibilité (on n'a plus à couper le bois quotidiennement sur des sites de plus en plus éloignés des campements, on ne travaille plus au-dessus des foyers qui dégagent une forte chaleur), le fait de pouvoir récolter à un, deux ou trois jours (cela dépend de la quantité de saumure versée) associé à la possibilité de laisser la responsabilité de cette entreprise aux

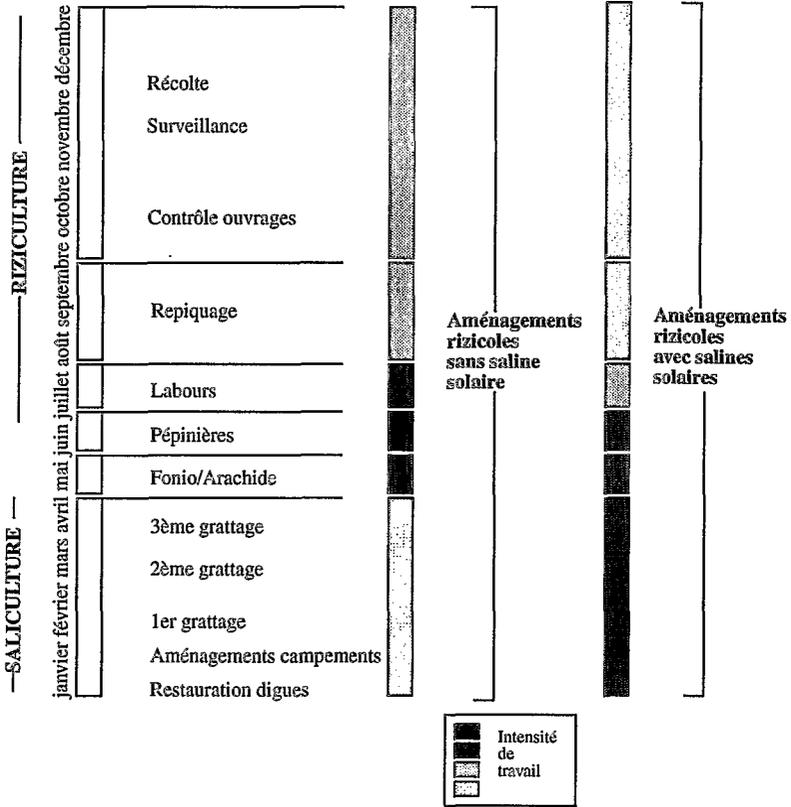


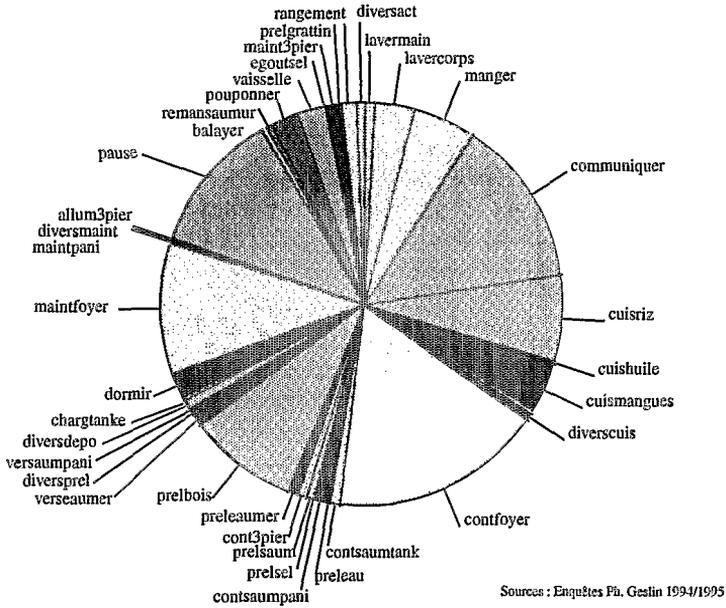
Figure 3. La réallocation du temps de travail aux aménagements rizicoles

femmes, mais aussi aux enfants (on verse la saumure le matin et on récolte le sel vers la fin de l'après-midi) représentent à leurs yeux quelques-uns des avantages majeurs de cette technique. Ils peuvent ainsi envisager de quitter provisoirement leur campement pour procéder en saison sèche aux restaurations de digues et aux aménagements rizicoles, tout en ayant la garantie d'une production salicole malgré leur absence. La technique ignigène, rappelons-le, ne le permet pas. L'alimentation quotidienne en bois de chauffage et par conséquent sa coupe quotidienne ne souffrent aucune absence de l'homme, sinon la production s'arrête. La mixité des tâches salicoles (Fig. 4 et 5) n'a pourtant pas toujours existé. À l'origine, selon nos enquêtes de tradition orale, il s'agissait d'une activité essentiellement féminine. La production était toutefois moins importante qu'aujourd'hui. Avec le développement du commerce du sel, les habitants de

la Soumbouya ont intensifié cette production. Les hommes ont ainsi commencé à prendre une part de plus en plus grande dans cette activité.

Le cadre imposé de ce court article ne nous permet pas de présenter les modalités d'obtention de ces bâches par les producteurs. Toutefois, pendant l'année 1992, les producteurs ne restèrent pas inactifs devant les problèmes rencontrés. Pour obtenir les bâches, ils frappèrent aux portes du Crédit Rural de Wonkifon. A l'époque, cette institution n'avait aucune ligne de crédit pour la saliculture. Leur requête ne put être honorée. En 1993, une ONG, présente depuis plusieurs années sur la zone de Wondewolia, décide elle aussi de réduire la consommation de bois de mangrove en proposant aux populations la mise en œuvre de marais-salants identiques à ceux que l'on rencontre dans l'ouest de la France (Guérande, Noirmoutier, Ré). Forts de leur expérience passée en matière de bêche et conscients de l'évolution des contraintes sociales, les producteurs de Wondewolia parviennent à obtenir du projet, en 1995, une série de trente-quatre bâches. Pendant la saison sèche de cette même année, ils les installent chez plusieurs d'entre eux et selon des modalités d'organisation qui leur sont propres. Les producteurs qui détiennent une bonne expérience des bâches pour les avoir testées dans le passé ont en effet constitué un groupe de suivi destiné à conseiller leurs homologues dans la gestion des bâches et obtenir des rendements maximum pour chacune d'entre elles. Six tonnes de sel ont été produites en dix-huit jours. Le produit de la vente constitue un « fond de roulement » géré par le groupe de suivi et destiné à doter en bâches l'ensemble des producteurs du hameau qui souhaitent s'investir dans ce type de production. En fin de saison, il ressortait que certains avaient pu produire du sel tout en procédant de façon limitée (c'est une phase de démarrage) aux aménagements rizicoles. Une telle innovation semble avoir trouvé, dans sa conception qui ne rompt pas complètement avec le processus traditionnel (le processus d'obtention de la saumure est conservé) et dans la volonté locale d'une réallocation du temps, des points d'ancrage (ils ne sont bien sûr pas les seuls) nécessaires à son appropriation progressive. Ainsi, à travers une innovation, et contraints de gérer avec précision le risque d'une dissolution sociale à moyen terme, les habitants de Wondewolia ont saisi l'opportunité qui s'offrait à eux pour engager l'ébauche d'une décongestion de certaines activités de production. Ils tentent ainsi de préserver leur cadre social habituel menacé par un calendrier agricole perturbé.

Les recherches « d'anthropologie appliquée aux transferts de techniques », dont les données du présent article sont issues, ont été financées par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.



| Etat | Durée | % | Etat | Durée | % |
|--------------|--------|------|-------------|--------|------|
| lavermain | 05m56s | 0.7 | versaumpani | 02m36s | 0.3 |
| lavercorps | 26m42s | 3.3 | diversdepo | 05m36s | 0.7 |
| manger | 41m55s | 5.1 | chargtanke | 03m14s | 0.4 |
| communiquer | 01h49m | 13.4 | dormir | 16m36s | 2.0 |
| cuisriz | 57m25s | 7.0 | maintfoyer | 01h24m | 10.4 |
| cuishuile | 01m56s | 0.2 | maintpani | 01m11s | 0.1 |
| cuismangues | 35m01s | 4.3 | diversmaint | 54s | 0.1 |
| diverscuis | 05m12s | 0.6 | allum3pier | 01m21s | 0.2 |
| contfoyer | 02h21m | 17.3 | pause | 01h31m | 11.2 |
| cont3pier | 06m29s | 0.8 | balayer | 03m07s | 0.4 |
| contsaumtank | 01m11s | 0.1 | remansaumur | 03m13s | 0.4 |
| contsaumpani | 09m14s | 1.1 | pouponner | 18m32s | 2.3 |
| preleau | 14s | 0.0 | vaisselle | 17m55s | 2.2 |
| prelsaum | 04m56s | 0.6 | prelgrattin | 01m29s | 0.2 |
| pretsel | 05m28s | 0.7 | egoutsel | 07m45s | 0.9 |
| preleaumer | 07m20s | 0.9 | maint3pier | 01m43s | 0.2 |
| prelbois | 01h10m | 8.7 | rangement | 10m16s | 1.3 |
| verseaumer | 08m17s | 1.0 | diversact | 05m37s | 0.7 |
| diversprel | 02m21s | 0.3 | | | |

Durée totale de la journée : 13 h 38 min 30 s

Répartition des durées pour la catégorie activité
 Suivi sur une journée de production de sel, de l'activité d'une productrice soussou, (Wonkifon, Guinée). Le suivi de l'activité de son époux est présenté figure n° 5.

Figure 4. Répartition des durées pour la catégorie activité

BIBLIOGRAPHIE

- Affergan, F., 1987. *Exotisme et altérité*. Paris, PUF : 132-135.
- Augé, M., 1968. « Temps et société : le cas de la société alladian (Basse Côte d'Ivoire) », *Cahiers de l'ORSTOM*, série Sciences Humaines, V (3) : 65-76.
- Augé, M. 1968. « Temps social et développement », *Cahiers de l'ORSTOM*, série Sciences Humaines, V (3) : 7-15.
- Balandier, G., 1971. *Sens et puissance*. Paris, PUF.
- Balandier, G., 1974. *Anthropo-logiques*. Paris, PUF.
- Bonnefond, Ph., 1980. « L'étude de la force de travail en milieu rural africain », *Cahiers de l'ORSTOM*, série Sciences Humaines, XVII (1-2) : 117-123.
- Chéneau-Loquay, A., Matarasso P. et Usselman P., 1989. *Contribution de la Guinée littorale à la sécurité alimentaire du pays*. Talence, CEGET/CNRS.
- Couty, Ph., 1981. « Le temps, l'histoire et le planificateur », *Cahiers de l'ORSTOM*, série Sciences Humaines, XVIII (2) : 261-266.
- Descola, Ph., 1986. *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Descola, Ph., 1994. « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarí ? », in B. Latour et P. Lemonnier, eds., *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*. Paris, La Découverte : 310-328.
- Descola, Ph., 1992. « Societies of Nature and the Nature of Society », in A. Kuper, ed. *Conceptualizing Society*, Londres, Routledge : 107-126.
- Evans-Pritchard, E. E., 1939. « Nuer time reckoning », *Africa*, XII : 189-216.
- Fréchou, H., 1962. « Le régime foncier chez les Soussous du Moyen-Konkouré », *Cahiers de l'Institut de Science Economique Appliquée*, V (4) : 109-198.
- Gast, M., 1987. « L'almanach agricole yéménite de Yahya ibn Yahya al-'Ansi », in B. Koechlin et al., eds., *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer*. Paris, EHESS : 41-52.
- Godelier, M., 1973a. « Outils de pierre, outils d'acier chez les Baruya de Nouvelle-Guinée », *L'Homme*, XIII (3) : 187-220.
- Godelier, M., 1973b. *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*. Paris, Maspero.
- Godelier, M., 1982. « Temps mythique, temps historique, temps quotidien chez les Baruya de Nouvelle-Guinée », *Temps Libre*, 4 : 7-15.
- Godelier, M., 1982. *La production des Grands Hommes*. Paris, Fayard.

- Godelier, M., 1984. *L'idéal et le matériel*. Paris, Fayard.
- Houis, M., 1963. *Etude descriptive de la langue susu*. Dakar, IFAN.
- Lebigre, J.-M., 1984. « Problématique des recherches sur les marais maritimes de Madagascar en vue de leur protection et de leur aménagement », *Mad. Rev. de Géo.* (44) : 45-71.
- Leroi-Gourhan, A., 1965. *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*. Paris, Albin Michel : 138-147.
- Lévi-Strauss, C., 1962. *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- Lévi-Strauss, C., 1983. *Le regard éloigné*. Paris, Plon.
- Mahias, M.-C., 1987. « Le chaudron et le sablier. Note sur quelques représentations du temps en Inde du Nord », in B. Koechlin *et al.*, éd., *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer*. Paris, EHESS : 53-62
- Meschy, L., 1989. « Le temps comme catégorie géographique », in *Tropiques, lieux et liens*. Paris, ORSTOM : 81-88.
- Métraux, A., 1959. « La révolution de la hache », *Diogène* (25) : 32-45.
- Mille, A. 1968. « Les salines de Kingany, une technique originale de fabrication du sel de mer », *Mad. Rev. de Géo.* (13) : 181-184.
- Sahlins, M., 1972. *Stone Age Economics*. Londres. Tavistock Publications.
- Salisbury, R., 1962. *From Stone to Steel. Economic Consequences of a Technological Change in New Guinea*. Melbourne, Melbourne University Press.
- Sautter, G., 1975. « Une enquête exemplaire : l'emploi du temps agricole en pays Zandé », *Études Rurales*, 60 : 73-88.
- Sautter, G., 1982. « Ambiguïté des temps qualifiés dans les agricultures de subsistance et de transition », *Temps Libre*, 4 : 27-38.
- Todorov, T., 1982. *La Conquête de l'Amérique*. Paris, Seuil : 69-102.
- Van Der Leeuw, S. 1990. « Rythmes temporels, espaces naturels et espaces vécus », in *Archéologie et Espaces*. Juan-les-Pins, Éditions APDCA : 299-346.
- Ziéglér, B., 1994. *La technique et le temps. 1 : La faute d'Epiméthée*. Paris, Galilée.